

LIAM  
MCALLISTER  
COMME  
LA  
FOUDRE

Éditions du

**123**

**Liam MacAllister**

**Comme la foudre**

**Éditions du 123**

## Prologue

*New York, janvier 2003*

Carmine de Luca faillit déraper sur le sol verglacé. L'entrée de l'immeuble était coincée entre une laverie automatique et un bar portoricain, quelque part au sud du Bronx. Un immeuble délabré aux fenêtres aveugles, où l'on s'attendait à croiser des squatters, des junkies, toute la faune déjantée qui traînait dans ce quartier mal famé de la ville mais sûrement pas un faussaire de talent. Blanc, de surcroît.

Frissonnant, il poussa la porte taguée et se retrouva face à un escalier et des murs tout aussi lépreux que la façade de l'immeuble. Une odeur d'urine monta jusqu'à ses narines. Humaine ou animale ? Impossible à déterminer au vu de la porcherie que constituait à elle seule l'entrée du bâtiment. À croire que la rue tout entière venait s'y soulager, au milieu des immondices et des papiers gras.

D'après son informateur, un flic mexicain de la brigade des stupés, l'appartement où officiait Lederman se trouvait au troisième étage. Ça tombait bien. Il y avait longtemps que l'ascenseur devait être hors-service, à en juger par l'état des lieux. Des débris jonchaient les marches, des éclats de verre, une boîte de conserve, et même quelques fleurs fanées jetées là en une offrande dérisoire. Peu de lumière, des ampoules cassées et des minuteries arrachées de leur support. À la nuit tombée, mieux valait être armé d'une lampe torche et d'une bonne dose d'inconscience pour se risquer à l'intérieur de ce coupe-gorge.

Sur le palier du second, il croisa une fille noire et sans âge qui fumait du crack, allongée contre la porte défoncée de ce qui avait dû être autrefois un appartement locatif. Les yeux mi-clos, elle le regarda comme on regarde passer une

ombre au sortir d'un mauvais rêve. Par l'entrebâillement, on apercevait des matelas éventrés, des bouteilles d'alcool renversées, des seringues traînant sur le sol en ciment. Plus haut, un gosse se mit à pleurer. Une porte claqua et une voix hurla à ébranler les murs :

— Putain ! Quelqu'un pourrait s'occuper de ce chiard ?

De Luca sentit sa gorge se serrer. Dans ce quartier où il vivait encore huit jours auparavant, personne n'aurait imaginé qu'un tel endroit puisse exister dans New York. Bien sûr, on en voyait dans les films ou les séries télés, mais on voulait croire à des décors de cinéma, à un tableau dont le peintre aurait volontairement grossi le trait. Ici, tout était bien réel, à la fois répugnant et angoissant.

Un tremblement le cloua à mi-étage. Il s'arrêta pour reprendre son souffle et jeta un coup d'œil à ses mains bleuies par le froid. Elles étaient maigres, presque décharnées. Six mois plus tôt, il étonnait encore la plupart des types de l'université par sa musculature et ses prouesses au base-ball. À présent, il n'était plus que cette ombre qu'avait cru voir passer la fille du second à travers les brumes de son dernier trip.

Il frappa à la seule porte du troisième étage encore en état. Un instant plus tard, une voix éructa :

— Si c'est pour le loyer, vous pouvez aller vous faire foutre !

La phrase rituelle et convenue, selon les instructions de Jimenez.

— Je dois vous parler d'un réajustement, dit De Luca d'une voix mal assurée.

La porte finit par s'entrebâiller sur un sexagénaire en costume sombre, cravate bleu nuit, rasé de frais, visage carré et sourcils broussailleux. Plutôt insolite dans un endroit pareil. On aurait dit un agent du FBI pénétrant sur les lieux d'un crime et qui ouvre la porte avec déférence à son supérieur.

Encore ces satanées séries télés, songea De Luca.

— Entre !

Carmine de Luca hésita un instant, puis se laissa aspirer par l'odeur de whisky et de tabac blond.

La pièce était vaste et claire, bien entretenue. L'impression d'entrer dans un autre monde. Tout, ici, était propre, jusqu'au sol qui étincelait, mais quasiment vide de meubles et de décoration.

— Désolé, la femme de ménage ne viendra pas avant demain matin, dit Lederman.

Humour du Bronx, sans doute. Lederman n'avait pourtant pas le profil d'un habitant du quartier.

— Tu t'étonnes sans doute d'avoir dû venir dans un endroit aussi pouilleux, hein ?

Pas de réponse.

— Tu as raison. Il faudrait vraiment avoir la guigne pour trouver un endroit plus minable dans cette putain de ville. Là, au moins, les flics ne viendront pas me chercher.

Devant son incrédulité, Lederman crut bon de préciser :

— Ni la racaille qui traîne par-là, d'ailleurs. J'ai mes guetteurs. Ils t'ont laissé passer et te laisseront repartir. Je les arrose assez pour ça. Sans eux, tu serais déjà au fond d'une poubelle en train de pisser le sang avec ta jolie petite gueule tailladée à coups de rasoir. Qu'est-ce que tu veux, ces gars-là ont beau écouter les sermons de Billy Graham, ils n'ont jamais eu l'âme de philanthropes.

Bruce Lederman non plus. Suite à des plaintes pour abus de confiance, cet ancien flic avait dû démissionner de la police pour ne pas passer par la case prison. Avec l'un de ses collègues, il rackettait des commerçants de Little Italy pour rembourser le montant de ses escroqueries. Il avait donc choisi ce boulot de faussaire pour lequel il avait toujours eu un talent fou. Des collègues de la brigade des stupés tout aussi vérolés que lui l'avaient aidé à monter son petit business. Sans doute était-ce l'un d'eux qui lui avait déniché cet endroit merdique.

— Tu as quel âge, petit ?

— Vingt et un.

— Ok, dix-neuf tout au plus... En tous cas, si j'en crois mes infos, ton palmarès est déjà plutôt impressionnant. Comment t'as fait pour éviter la tôle ?

— Je préférerais qu'on parle d'autre chose.

— T'as raison. Alors comme ça tu veux changer d'air ?

— Le plus vite possible.

— Passeport, papiers d'identité, carte bancaire... Le grand jeu. Mais tout ça a un prix. T'as l'argent ?

Carmine sortit une liasse de billets de la poche de sa parka.

— C'est vrai que ton père a les moyens. Je suppose que c'est du fric que tu lui as piqué ? Remarque bien, je m'en fous. Mais je n'aimerais pas avoir d'ennuis avec lui, ok ?

— Vous n'aurez pas d'ennuis.

— Très bien.

Lederman alla chercher les papiers dans le tiroir d'une commode calée sous la seule fenêtre de la pièce. À travers la vitre, qu'on avait soigneusement évité de nettoyer, on distinguait d'autres façades lépreuses, des carreaux brisés, des échelles d'incendie qui zigzaguaient le long de murs de briques rouges.

— Avec ça et les deux cent mille dollars virés sur ton compte à Managua, tu devrais pouvoir t'émanciper.

Carmine de Luca fut repris par ses tremblements et s'empara des documents d'une main flottante.

— C'est pas bon la came, petit. T'as croisé la fille du deuxième ? Un paillasson. Pour dix dollars à peine, tu la baises toute la nuit si tu veux. Mais fais gaffe quand même à pas ramasser une saloperie.

— C'est rien, juste un coup de froid.

— Remarque, ça non plus ça ne me regarde pas. Mais si tu tiens à profiter encore un peu de la vie, tu ferais mieux de passer la main.

— C'est rien, je vous dis.

Lederman leva une main apaisante.

— Autre chose ?

— Le passeur ?

— Tout est réglé. Deux types t'attendront comme convenu à la frontière mexicaine. Des types sûrs, d'anciens mercenaires au service des Contras<sup>1</sup>. Ça fait huit ans que je bosse avec eux et jamais un accroc. Ils te feront passer au Guatemala et au Honduras puis te conduiront jusqu'au Nicaragua. Une fois que tu les auras réglés, tu pourras filer où bon te semble.

Et m'émanciper, songea De Luca. Il ne pensait qu'à ça depuis des mois. Quitter l'immense villa de son père qui dominait Hollywood, échapper à ce milieu qui avait détruit sa vie, aux soirées arrosées, à la cocaïne, et plus que tout encore, à la figure tutélaire de Marcello de Luca, 62 ans. Marcello l'enfoiré, champion toutes catégories du trafic de came sur la côte Ouest et play-boy invétéré, plus habitué à faire la Une de la presse à scandale qu'à fréquenter les foyers de charité. Un type qui l'avait écrasé depuis l'enfance, incapable de dissimuler sa préférence pour son frère, plus convenable, plus brillant aussi, lui réservant les accolades et les compliments quand lui recevait les coups de ceinture. Mais aujourd'hui, il touchait au but.

— Vous êtes sûr qu'il ne pourra pas me retrouver ?

— Personne ne peut jamais jurer de rien dans ce monde, et ton père a des relations. Mais si tu suis le parcours balisé, tu disparaîtras dans la nature et

---

<sup>1</sup> Contre-révolutionnaires appelés aussi « Résistance nationale », groupes armés en guerre contre le gouvernement sandiniste au Nicaragua, entre 1979 et 1990.

personne n'entendra plus jamais parler de toi. Méfie-toi de tout le monde quand même, petit.

— Même de vous ?

— Quoi, moi ?

— Comment être sûr que vous ne parlerez pas ?

Le faussaire eut un froncement de sourcils.

— Pourquoi tu voudrais que je gâche le métier ?

— Jimenez disait la même chose.

Cette fois, Lederman eut un sursaut et machinalement, recula d'un pas.

— Pourquoi « disait » ? Qu'est-ce que...

— Jimenez ne parlera plus, de toute façon.

De Luca avait sorti une arme de sa poche, un Beretta 9 mm, et la pointa en direction du faussaire. D'instinct, l'homme tendit les mains devant lui, comme pour se protéger et inviter au calme et à la négociation.

— Eh ! Déconne pas, petit.

— Rien de personnel, rassurez-vous.

Rien de personnel... Une formule que Lederman semblait déjà avoir entendue et qui parut faire grimper son rythme cardiaque au firmament. Il devait se dire qu'il n'y avait qu'un type de la Mafia capable de prononcer ces mots-là. Ses mains se mirent à trembler, balayant sa belle assurance. Il recula encore vers la fenêtre et la commode ventrue dont le vernis luisait faiblement à la lumière artificielle. À présent, la peur noyait ses yeux dans une brume pâle et liquide.

— C'est ton père qui t'envoie ?

— Je n'ai rien de commun avec mon père, à part ça, peut-être...

Lederman déglutit avec peine, les bras à demi levés vers le plafond plus lisse qu'un miroir.

— Quoi donc ?

— Le besoin d'émancipation.



La détonation arrêta net les cris du bébé à l'étage supérieur. Il y eut comme un bruit de meuble renversé. Puis le silence retomba sur l'immeuble pendant quelques secondes, avant que le « chiard » ne se remette à pleurer. Projeté en arrière par l'impact, le corps de Bruce Lederman s'était affalé contre la commode et contemplait maintenant le jeune Italien d'un regard vitreux, traversé de brefs éclairs de conscience. Puis, tout s'éteignit brusquement...

De Luca se pencha sur lui et posa deux doigts sur sa jugulaire. Il se redressa et contempla le cadavre un bref instant, sans ressentir la moindre émotion. Il ne tremblait plus. Finalement, question *speed*, un meurtre valait bien un *shoot*. Il n'avait rien à redouter pour le moment. Personne n'avait rien entendu, personne n'alerterait les flics, ni qui que ce soit d'ailleurs. Il n'avait que les guetteurs de Lederman à redouter, mais il avait pris ses précautions et parviendrait à leur fausser compagnie. Le temps qu'ils se rendent compte que le boss ne les « arroserait » plus jamais, il serait loin.

Pas besoin non plus de faire le ménage derrière lui ; il n'avait touché à rien et portait des mitaines. Il se contenta de ramasser la douille et se servit un whisky dans le verre de l'homme qu'il venait froidement d'éliminer. Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi bien. Il n'éprouvait même plus la sensation de manque qui le tenaillait encore à son arrivée au pied de l'immeuble. Par acquis de conscience, il inspecta la pièce mais n'y découvrit rien d'autre qu'une petite réserve d'alcool et de cigarettes, une chemise de rechange, un Smith & Wesson 4 pouces, un numéro du *New York Times* daté de la veille et un exemplaire vieilli du célèbre magazine porno *Best of Club*. L'attirail du parfait célibataire. Lederman devait être prudent et laisser traîner le moins de choses possibles derrière lui, cette piaule n'étant probablement qu'une planque parmi d'autres. Pas assez prudent malgré tout. Un ancien flic tel que lui aurait dû se méfier davantage et surtout porter son arme à la ceinture. Il songea tout à coup à l'une de ces sentences dont Marcello de

Luca aimait émailler la conversation : « L'expérience n'exclut pas la prudence, au contraire. » Lederman avait péché par excès de confiance.

Il regarda sa montre : cinq heures et demie. La nuit s'installerait bientôt sur le Bronx et la ville tentaculaire ignorerait qu'elle était en deuil de l'un de ses meilleurs faussaires. Carmine de Luca entrebâilla la porte, vérifia tout de même que l'escalier était libre avant de la refermer discrètement derrière lui, puis descendit calmement les marches. Au deuxième étage, il laissa tomber une liasse de billets au pied de la junkie. La fille lui adressa un sourire béat et tendit la main comme pour recueillir son obole ou l'inviter à la rejoindre. Mais il dévalait déjà les escaliers tandis qu'elle sombrait dans le coma.

*Londres, 2019*

Il y a des jours où la vie paraît vous sourire, où même le soleil pénétrant par effraction à l'intérieur de votre chambre semble fait pour vous. Telle fut la première pensée qui vint à l'esprit de Megan Walters en ouvrant l'œil ce matin. On était au mois de septembre et une pluie fine s'était mise à tomber dès l'aube sur Londres. Le ciel était d'un gris uni mais la température avoisinait les vingt et un degrés ; l'été ne paraissait pas décidé à rendre les armes.

Megan s'étira et tâtonna rapidement à côté d'elle, ne rencontrant qu'un espace vide et dépourvu de toute chaleur. Stephen l'avait prévenue la veille : il devrait partir avant 6 heures. Depuis six mois, il préparait un congrès réunissant le gratin des jeunes chefs d'entreprises spécialisés dans les nano et biotechnologies. Une centaine de participants venus des cinq continents et sur les épaules desquels reposait l'avenir de la planète. Le tournant de sa vie et celui de Black Virgin, son entreprise high-tech ! Du moins en était-il persuadé. Mais Megan avait eu beau user de toutes les ruses féminines pour le rassurer ces dernières semaines, il était demeuré sur les nerfs en permanence.

Pour lutter contre le stress, il jouait au squash trois fois par semaine au Royal Automobile Club à St James's, mais rien n'y faisait. Ni la confiance qu'elle avait en lui, ni le sport, ni même les moments de détente qu'ils s'accordaient le week-end dans leur maison de campagne du Devon. Stephen dormait mal, mangeait de façon anarchique, continuait de répondre au téléphone pendant les repas ou au bord de la piscine, voire même durant les films de Woody Allen qu'ils visionnaient en boucle dans leur home cinéma. Elle ne lui en voulait pas et ce soir, heureusement, l'attente prendrait fin. Stephen serait fixé. En bien ou en mal. Ce congrès n'avait d'ailleurs

rien d'un coup de poker. Il y travaillait depuis des mois avec acharnement. Il n'y avait aucune raison pour que ce soit un fiasco.

Megan sauta au bas du lit et jeta un coup d'œil par la fenêtre entrouverte. L'appartement dominait Fitzroy Square, l'une des plus belles places du quartier chic de Marylebone. À cette heure, les promeneurs étaient encore rares à s'aventurer sous les arbres pour flâner ou donner à manger aux pigeons. Le ressac de la ville venait battre le pied des immeubles avec une douceur bucolique. Londres s'éveillait de sa torpeur dans un chuintement mouillé. L'atmosphère paisible qui régnait sur Marylebone au petit matin était presque celle d'un village, mais cette apparence était largement trompeuse. Très vite, le halètement sourd de Londres reprendrait l'avantage, une gigantesque respiration aspirerait et refoulerait près de dix millions d'habitants dans un torrent d'énergie, emporterait la ville-monde dans un courant ascendant. Plus encore qu'à New York, où elle avait séjourné plusieurs mois, Megan s'y sentait pleine d'énergie et de créativité, débordant d'idées et de volonté. Londres vibrait d'une pulsation énorme qui s'accordait à son rythme cardiaque et à la course de son sang dans les veines, réveillant en elle des possibilités inconnues et même effrayantes. Aucune ville ne lui insufflait à ce point le sentiment exaltant de pouvoir dépasser toutes ses limites.

Réprimant un cri d'enthousiasme, elle se dirigea vers la cuisine, pressa la touche de mise en marche du percolateur pour son *Nespresso* du matin et alluma la radio. Le bulletin d'informations faisait état d'un attentat-suicide au Pakistan. Le bilan était lourd : cent vingt morts et plus de deux cents blessés. La planète continuait de tourner mais nul ne savait plus dans quel sens. Megan n'en apprécia que davantage son café, qu'elle accompagnait rituellement d'une mini tablette de chocolat. Une habitude à laquelle il lui arrivait de déroger en voyage, et encore, le moins souvent possible. Le café pour l'énergie et le chocolat pour le magnésium, en souvenir de ses trop nombreux chagrins d'amour : le cocktail parfait pour commencer la journée.

Les démêlés entre Donald Trump et le président dictateur de la Corée du Nord, suivi d'un débat chaotique entre deux journalistes sur l'avenir du Brexit, la décidèrent à éteindre la radio et filer vers la salle de bains. Dimitri passait ses dernières journées de vacances scolaires à Brighton, chez la mère de Stephen. Elle était bien décidée à en profiter pour faire un peu de shopping et dîner avec son amie Samya. Depuis combien de temps ne l'avait-elle pas revue ? Huit, dix mois ? Samya voyageait sans cesse à travers le monde et ne posait le pied à Londres que deux fois par an. Cette fois, elle lui avait envoyé un e-mail pour annoncer son arrivée et sa décision de rester au moins trois semaines sur place. Une aubaine et l'occasion ou jamais de profiter d'elle.

Lorsqu'elle eut fini de se doucher, elle prit quelques instants pour s'observer dans la glace. À 33 ans, hormis son ventre qui commençait à s'arrondir, elle était aussi svelte et bien proportionnée qu'à 18. Elle tenait cette minceur de son père Gordon, un Écossais né à Glasgow qui avait émigré dans les années 1960 à Limerick. De sa mère Angela, une pure Irlandaise, elle avait en revanche hérité la pâleur, les seins lourds, la taille cambrée, les cheveux blonds, qu'elle portait assez courts, et ce regard noir autour duquel pétillaient quelques taches de rousseur. De taille moyenne – 1 mètre 69 –, mais trop moyenne pour être mannequin, nageuse professionnelle ou basketteuse, sports qu'elle avait pratiqués au lycée de Dublin, elle avait dû abandonner ses rêves de jeunesse pour se consacrer aux études. Elle avait fait le bon choix, malgré tout. Le droit et l'histoire l'attiraient, elle s'était fait remarquer au Trinity College pour l'excellence de ses résultats, sa capacité à intégrer les connaissances les plus diverses et sa faculté d'assimiler rapidement une nouvelle langue – elle en parlait cinq couramment. Comme l'enseignement ne l'intéressait pas, elle s'était laissée approcher par un cabinet d'avocats new-yorkais, mais la mort de son père avait chamboulé tous ses projets.

Gordon Frazer, autodidacte, avait créé au tout début des années 1970, à Limerick, une petite entreprise de composants électroniques qui avait lentement

grandi et prospéré sur les rives du Shannon. Pendant près de quarante ans, il n'avait cessé d'innover, d'investir et de monnayer son savoir-faire aux quatre coins du monde. Une *success story* comme les aimaient les Européens d'avant les grandes crises économiques et financières des années 2000. Un temps où l'on croyait encore qu'il suffisait d'un peu de courage, d'intelligence et d'imagination pour bâtir un royaume ou même un empire, une époque où l'optimisme frisait la naïveté quand les entrepreneurs pensaient pouvoir gagner des fortunes en créant des modèles inspirants pour l'avenir. La réalité, plus cruelle, avait réduit bien des espoirs à néant.

Aujourd'hui, il n'était question que de nouvelles technologies, de bioéthique, de transhumanisme. Le monde de l'entreprise avait changé, pour certains évolué, pour d'autres sombré, avec les ambitions de groupes toujours plus tentaculaires, où l'homme comptait pour rien. Désormais, les GAFA, comme on les appelait, faisaient la loi et déployaient leurs ailes maléfiques au-dessus des cinq continents, prédateurs toujours plus avides et agressifs, acclamant joyeusement la venue d'un monde futur robotisé et totalement sous contrôle auprès duquel celui d'Huxley ou d'Orwell ne serait qu'un doux paradis pour amours enfantines.

Après la mort de Gordon, Megan avait repris les rênes de l'entreprise, puis la lassitude l'avait emporté. Elle ne se sentait pas faite pour ce monde impitoyable où chaque jour était un challenge, une guerre, mais aussi une quête de sens et une lutte contre la petite mort que l'on devinait grandir à l'intérieur de soi : celle de toute spontanéité, de toute empathie, de toute joie de vivre élémentaire. Devenue orpheline à la mort d'Angela, frappée par un cancer deux ans après la disparition de Gordon, sans parenté aucune, elle avait cédé l'affaire et récolté un gros bénéfice après d'âpres négociations pour éviter des licenciements de personnel trop drastiques. La revente de Limerick Shannon Industry avait fait sa fortune. Des millions de livres qu'elle avait réinvestis dans des secteurs florissants et qui lui assuraient une existence idyllique jusqu'à la fin de ses jours.

Côté soleil, la vie matérielle l'avait gâtée. Côté ombre, en revanche, sa vie amoureuse avait été une véritable catastrophe. À 21 ans, elle avait rencontré un Français, Thomas, et l'avait épousé contre l'avis de Gordon et d'Angela. Première erreur. Quelques jours après la naissance de Dimitri, Thomas s'était volatilisé. Un matin, elle s'était réveillée dans un lit vide, une enveloppe déposée sur l'oreiller. Quelques lignes pour lui demander pardon et lui dire qu'il n'en pouvait plus de leurs séparations. Son métier d'éditeur l'obligeait à voyager constamment entre Paris, Tokyo et New York, il avait fini par se détacher, il avait connu d'autres femmes, il préférait rompre, il assumerait sa part financière dans l'éducation de Dimitri mais préférait ne jamais les revoir pour ne pas souffrir. Le tout rédigé sur un ton impersonnel, sans même une formule adroite pour adoucir cette fuite lamentable et lâche.

Megan avait sombré dans la dépression pendant près d'un an, avant de reprendre le dessus. Le pire avait été ensuite de contempler le visage de Dimitri dont les traits ressemblaient chaque jour davantage à ceux de son père. Elle avait fini par s'en faire une raison et évité de tomber dans l'erreur en rejetant son fils parce qu'il était la preuve vivante de son échec avec Thomas. Elle s'était d'ailleurs très vite ressaisie. Mais ses rencontres ultérieures n'avaient guère été plus concluantes en dépit d'une maturité chèrement acquise, et elle s'était régulièrement trompée dans le choix de ses partenaires, soit qu'ils aient eu un tempérament qui s'était révélé rapidement contraire au sien, soit qu'ils aient en priorité capitalisé sur sa fortune. À la fin, elle-même, en privilégiant Dimitri, avait eu un comportement qui se prêtait assez peu à une rencontre durable quand elle insistait sur le fait que son fils était sa priorité, le répétant à chaque occasion pour mieux se protéger d'un éventuel emballement affectif.

Jusqu'à sa rencontre avec Stephen Walters.

Une brève discussion lors d'un cocktail donné au British Museum pour l'inauguration d'une exposition sur l'art ottoman avait suffi à la décider à revoir ce

quadragénaire élégant et athlétique, au visage énergique et au regard flamboyant. Deux jours après, ils dînaient dans un restaurant gastronomique de Mayfair. D'origine américaine, Stephen s'était montré brillant, capable de l'enchanter autant par sa connaissance de l'histoire des îles britanniques que par sa capacité à expliquer simplement les implications des nanotechnologies dans les secteurs les plus variés de l'économie. Surtout, il avait su l'écouter et oublier ses propres centres d'intérêt, évitant d'étaler avec ostentation les signes extérieurs de sa réussite professionnelle. Il avait à peine évoqué Black Virgin, la neuro-clinique installée à Stratford et qu'il dirigeait depuis cinq ans. Lui-même n'était d'ailleurs pas chirurgien mais plutôt un créateur et un homme d'affaires. Leur conversation s'était déroulée dans un état second, à la fois chaleureux et sensuel. Ils s'étaient séparés au petit matin après avoir parlé ensemble près de dix heures d'affilée. Un record pour Megan, qui avait tendance à s'endormir une fois minuit passé. Pour une fois, elle avait su conserver tout son intérêt et toute sa vigilance.

La rencontre de Stephen avec Dimitri avait été le second point d'orgue de leurs premières semaines de relation. Le courant entre eux était passé aussi vite qu'un électron lancé dans un accélérateur de particules. D'autant plus que Dimitri, malgré ses 12 ans, rêvait de devenir ingénieur en physique nucléaire et passait déjà des heures plongé dans des revues scientifiques. Doué d'une mémoire étonnante, il avait sidéré Stephen par sa précocité et l'étendue de ses connaissances. Megan avait dû prendre acte de cette nouvelle complicité. Le reste s'était enchaîné naturellement. Elle avait fait la connaissance de Debbie, la mère de Stephen, puis celle de ses amis les plus intimes, un couple d'Américains émigrés à Londres et qui travaillaient dans une start-up au Pays de Galles, et Toshiro Kimura, son collaborateur le plus direct à Black Virgin. Megan s'était tout de suite sentie à l'aise avec eux, ce qui avait contribué à renforcer ses liens avec Stephen.

Six mois après leur rencontre au British Museum, lors d'une croisière sur le Nil, Stephen lui avait fait sa demande en mariage et Megan s'était laissée passer la



bague au doigt, cérémonie intime dans l'église catholique Saint James de Spanish Place. Le couple avait aussitôt emménagé dans un magnifique duplex de Fitzroy Square. Et maintenant Megan attendait un enfant. Elle en était à son cinquième mois de grossesse, et contrairement à la période difficile qu'elle avait traversée en attendant Dimitri, pas une nausée, aucun vomissement, aucune de ces habituelles manifestations d'inconfort qu'éprouve la plupart des femmes. Comme si, depuis sa rencontre avec Stephen, la vie s'était chargée d'aplanir toutes les difficultés. À bien y réfléchir, elle en avait presque honte. L'excès de bonheur qu'elle ressentait la faisait plus douter qu'il ne la confortait dans son bien-être. Chaque matin au réveil, elle se sentait si heureuse qu'elle craignait de manifester envers la vie une ingratitude qui finirait par se retourner contre elle.

Lorsqu'elle s'en ouvrait à Stephen, celui-ci s'efforçait de la rassurer. Le bonheur était comme le succès. Il suffisait de ne pas s'y accrocher en redoutant à tout instant de le perdre pour qu'il perdure et vous suive comme une ombre. Megan n'était pas convaincue, aussi redoublait-elle d'efforts, cherchant une cause à défendre, une activité bénévole pour dissiper son malaise et, accessoirement, contribuer à alléger sa dette. Trop de chance, trop d'argent, trop d'insouciance et on pouvait perdre le sens des réalités.

Cette pensée la ramena brutalement à Samya Mukherjee. Son amie indienne devait connaître la même angoisse, elle dont la fortune lui aurait permis d'acheter dix entreprises comme Black Virgin. Samya lui avait donné rendez-vous à 18 h 30 dans le pittoresque quartier de Neal's Yard, près de Covent Garden. D'ici là, Megan avait encore quelques heures pour traiter ses affaires en cours – elle suivait de près l'évolution des marchés –, une bonne vingtaine de coups de fil à passer et deux ou trois robes de grossesse à acheter chez *Seraphine*, cette dernière occupation n'étant pas la moins redoutable de toutes.

La pluie marqua une pause en début d'après-midi. Puis le ciel s'éclaircit, repoussant les nuages vers l'East End, Spitalfields et Shoreditch, là où se concentrait autrefois toute la misère de Londres.

Megan n'en avait toujours pas fini avec ses appels téléphoniques. Ses interlocuteurs, dispersés aux quatre coins de la planète, étaient pour la plupart des courtiers ou des femmes d'affaires dont le temps était compté. Parvenir à les joindre au moment désiré, même pour une « bonne cliente », représente souvent une gageure, une course d'obstacles dont on ne sort pas toujours vainqueur. Vers 15 h 30, elle renonça à soutirer quelques précieuses minutes aux interlocuteurs asiatiques qui tardaient à la rappeler. Elle fit un saut chez *Seraphine*, la boutique qui avait récemment vu défiler Kate Middleton, Marion Cotillard ou encore Kate Winslet. Après avoir fait l'achat d'une robe bleue et blanche très estivale, elle fit un court détour par Fitzroy Square puis commanda un taxi et fila directement à Covent Garden.

Par une superstition qu'elle ne s'expliquait pas, elle refusait qu'une voiture la dépose à la destination exacte qu'elle avait indiquée. Elle préférait descendre à proximité et accomplir les derniers mètres à pied, histoire de repérer les alentours. Un petit travers de flic, songeait-elle, peut-être l'héritage inconscient d'un oncle maternel qui avait servi dans la police de Limerick. En tous cas, une fichue manie dont elle ne parvenait pas à se débarrasser. C'était d'autant plus ridicule qu'elle connaissait parfaitement Neal's Yard. Le quartier était minuscule. En réalité quelques rues étroites, et surtout une petite cour pompeusement baptisée « Place », cernée de maisons aux couleurs vives, une symphonie un rien bariolée de bleu, de vert et de jaune qui réjouissait l'œil le plus blasé. Autrefois quartier mal famé, infesté par les rats et prisé des sans-abris, puis réhabilité dans les années 1970,

Neal's Yard était devenu le point de ralliement des amateurs de bio, de développement personnel, des véganes et autres écolos branchés. L'endroit était sympathique et chaleureux : une pizzeria, un coiffeur, un salon de massage, quelques boutiques, et surtout le *Wild Food Café*, où l'on servait une cuisine végétarienne de premier choix.

Samya Mukherjee l'attendait déjà au premier étage, près d'une fenêtre ouverte sur la cour et qui ne parvenait pas à dissiper l'odeur d'encens flottant à travers la salle. La pièce ressemblait à une ancienne cantine, avec des tables et des bancs en bois. La jeune Indienne buvait un smoothie vert pomme d'où jaillissait, telle une fleur de printemps, une paille fluorescente. En l'apercevant, son visage s'éclaira comme un arbre de Noël.

— Tu as une demi-heure de retard, lança-t-elle, mais je te pardonne parce que tu viens de loin.

Elles s'embrassèrent sans effusion. Entre elles, la moindre démonstration d'affection eut semblé incongrue, leur amitié se passant très bien de discours ou d'envolées lyriques. Pas question d'en rajouter comme le font les ados ou les trentenaires écervelées.

Samya avait débarqué d'Athènes le matin même. Elle avait l'air en forme. Légèrement enrobée, elle avait commencé un régime ayurvédique et se flattait d'avoir déjà perdu cinq kilos en deux semaines. Megan l'écouta avec attention. La médecine indienne l'avait toujours fascinée. Peut-être aurait-elle d'ailleurs besoin d'un coup de pouce, elle aussi, pour chasser les kilos superflus que lui laisserait sa grossesse.

Elles commandèrent une salade et un plat de spaghettis-courgettes. Puis Megan insista pour fêter leurs retrouvailles et choisit un costières-de-Nîmes, une bouteille du château Saint-Cyrgues. L'avantage d'avoir été mariée avec un Français. Thomas était un passionné d'œnologie et lui avait transmis le virus. Megan pouvait citer de mémoire non seulement la liste des grands crus classés de

Bordeaux en 1855, mais également les meilleurs millésimes. Samya, après avoir rechigné, finit par se laisser tenter. Le vin français, avec le chocolat, était son péché mignon lorsqu'elle n'était pas obsédée par ses régimes.

Elles dînèrent de bon appétit, passèrent en revue les moindres détails de leurs vies respectives, sans toutefois chercher à violer leur intimité. Samya était pourtant la seule personne avec qui Megan se sentait assez en confiance pour se livrer à ce genre de confession. Elles s'étaient rencontrées au lendemain de sa séparation d'avec Thomas. La jeune Indienne faisait la fête dans une boîte de nuit de Dublin, où Megan noyait son chagrin dans l'alcool au côté d'un architecte futuriste espagnol. Elles avaient fini par faire bande à part et quitter l'établissement sans prendre congé de leurs partenaires respectifs. Elles avaient passé le reste de la nuit à parler sur un banc, non loin du Trinity College où Samya faisait encore des études de littérature. Megan avait évoqué la disparition de ses parents à deux années d'intervalle et Samya lui avait révélé son statut d'héritière d'une des plus grosses fortunes du Kerala, où son père était à la tête d'un conglomérat ayant des participations dans diverses entreprises, y compris au sein du célèbre groupe Tata. Son frère avait repris la direction des affaires familiales, la laissant jouir de son héritage à sa convenance. Ils s'entendaient à merveille, même si Chandra traitait parfois sa sœur de « petite fille » sur laquelle il lui fallait veiller à la place de son père, mort dans un accident d'avion.

Quelques semaines après leur première rencontre, elles ne se quittaient plus. Les fréquents voyages de Samya, pas plus que la reprise de Limerick Shannon Industry par Megan à la mort de Gordon n'avaient espacé leurs relations. Aujourd'hui, certes, elles se voyaient moins, mais rien n'avait fondamentalement changé.

Lorsqu'elles attaquèrent le cheesecake, Samya parut cependant marquer une pause. Brusquement distraite, elle reposa sa fourchette et jeta un regard vide en direction des plantes vertes qui s'épanouissaient au centre de la petite place.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Megan.

— Non... enfin, je me disais...

Elle hésitait. Puis, comme un plongeur qui a trop longtemps retenu sa respiration et expire bruyamment, elle vida sa souffrance d'une seule traite.

— En fait, tout va bien, si ce n'est que je ne sais pas où je vais et que je me fais l'effet d'une cloche au timbre fêlé.

Megan en eut l'appétit brusquement coupé, puis éclata d'un rire nerveux.

— Tu plaisantes ?

Mais Samya secoua lentement la tête, le regard fixe.

— Tu es jeune, tu es belle, tu es riche, tu es intelligente, tu as un fils merveilleux, tu as épousé un homme remarquable et tu attends de lui un enfant. Tu habites Londres, tu portes une robe de chez *Seraphine* avec la grâce d'un mannequin et la plupart des hommes se retournent sur toi malgré tes cinq mois de grossesse. Tu manges parfois comme quatre et tu ne grossis pas, tu sais parler en public sans rougir, tu sais aussi bien ce qu'est un château Margaux que le nom du dernier président albanais. Au palmarès du bonheur, tu as remporté la palme avec félicitations du jury. Si je n'étais pas ton amie, je t'envierais.

Megan eut le sentiment d'être frappée par la foudre. Une sorte de tristesse habitait le regard de Samya, une tristesse sourde et venue de loin, comme surgie d'un passé douloureux et mal digéré.

— Qu'est-ce que tu racontes ? C'est ton régime ayurvédique qui te met dans cet état-là ? Dans ce cas, arrête tout de suite !

Megan avait sans doute haussé la voix car un serveur se retourna dans sa direction et la dévisagea bizarrement. C'était d'autant plus surprenant que tout le personnel du *Wild Food Café* était d'une gentillesse unanimement reconnue.

— Est-ce que tu te rends compte que le portrait que tu viens de tracer, Samya, est aussi le tien à quelques nuances près ? Qu'est-ce qui te prend ? La

plupart des gens assis autour de nous paieraient cher pour être à ta place. Tu es jolie, d'une gentillesse extraordinaire, d'une intelligence rare et...

— Seule ! la coupa brutalement la jeune Indienne en lissant d'une main nerveuse ses splendides cheveux noirs.

— Je l'étais aussi avant de rencontrer Stephen. Tu n'as que 27 ans.

— Si mon père vivait encore, je serais déjà mariée. Ici, je suis libre mais seule.

Megan croisa à nouveau le regard du serveur, un grand brun maigre aux yeux noisette, avec une barbe de trois jours et une boucle en argent accrochée à l'oreille. Ne lui manquait qu'une paire de lunettes pour ressembler à un drôle d'échassier éberlué.

— Arrête de ruminer cette histoire de solitude, tu te prends inutilement la tête avec ça. Tu as le monde à tes pieds !

— Et qui n'attend qu'une chose : que je me foule la cheville.

Megan soupira. Elle ne comprenait rien à ce brutal accès de pessimisme et ne parvenait pas à trouver l'ouverture pour entrer dans la forteresse où Samya s'était enfermée.

— Je suis passée par là, moi aussi, tu devrais le savoir. Et puis Stephen est arrivé dans ma vie. Un peu de patience. Je suis sûre qu'il t'arrivera bientôt la même chose.

— C'est facile à dire pour toi.

— Je n'avais rien prévu, tu sais.

La jeune Indienne releva la tête et parut sortir du tunnel où elle s'était engouffrée. Megan avait remarqué qu'elle était sujette à ces accès de cyclothymie, mais rarement avec un tel degré d'intensité. D'ordinaire, ils se manifestaient plutôt en début de matinée, quand le jour n'était pas encore bien installé et qu'elle pensait à son père avec lequel, de toute évidence, elle avait encore des comptes secrets à régler qu'elle ne pourrait plus jamais apurer.

— Tu as raison, dit-elle. Je suis une égoïste, je me plains et je ne t’ai pas encore demandé à quelle date tu devais accoucher.

Le regard du serveur s’attarda encore une fois sur elles.

— Tu m’écoutes ? demanda Samya en posant une main sur la sienne.

— Bien sûr.

— On ne dirait pas.

— Tu crois qu’il nous drague ?

— Qui ça ?

— Le serveur, là-bas, le grand brun avec une boucle d’oreille.

— Toi peut-être. Moi, je lui tourne le dos.

— C’est bizarre, tout de même.

— De se faire draguer ?

— Non. Il me regarde comme s’il me connaissait... ou me reconnaissait.

— Quelqu’un que tu aurais oublié dans la longue liste de tes conquêtes ?

Megan pouffa de rire.

— Je n’en ai pas eu tant que ça.

— Tu vois bien qu’il suffit que tu apparaisses quelque part pour qu’un type tombe à tes pieds.

Mais Megan ne l’écoutait plus. Le serveur avait repris son manège et s’efforçait de dissimuler son trouble. Il balaya la salle d’un regard vide puis échangea quelques mots avec une collègue, une petite blonde à la voix haut perchée dont les seins mous frémissaient sous un tee-shirt mauve et blanc. Elle avait beau ne pas ressentir d’hostilité dans sa curiosité, son insistance devenait fatigante à la longue.

Elles terminèrent leur dessert à la hâte et décidèrent de prendre un verre dans un bar, à proximité de Covent Garden. Le régime ayurvédique de Samya allait en prendre un sérieux coup. Mais, ce soir, elle avait visiblement décidé d’en faire son deuil.

— Tu aimes le *Blame Gloria* ?

Megan fit la moue.

— Pardonne-moi, mais la déco de ce bar est vraiment nulle. Tous ces canapés à grosses fleurs. Même ma grand-mère n'en aurait pas voulu comme papier peint.

Samya semblait avoir retrouvé sa bonne humeur.

— Alors je te laisse le choix, ma belle.

En quittant le *Wild Food Café*, Megan fut tentée de dire un mot au serveur tandis qu'il encaissait l'addition, mais elle choisit de l'ignorer.

Elles atterrirent finalement au *Dirty Martini*, sur Russell Street, un endroit plus sobre, un peu impersonnel mais « moins toc », comme elle aimait à le dire chaque fois qu'elle détestait un lieu ou un objet. De toute façon, Stephen ne rentrerait pas avant deux ou trois heures du matin. Il l'avait prévenue : il préférerait compter large. Si l'un des participants montrait de l'intérêt pour Black Virgin ou souhaitait entrer dans le capital de la société, il serait peut-être obligé de prolonger la discussion tard dans la nuit, voire même de se laisser entraîner dans un *after* un peu festif. Pour elle, ce serait au lit à 23 h 30 au plus tard.

Après deux cocktails sans alcool, alors que Samya enchaînait les gin-tonics, Megan sentit la fatigue la gagner et décida de rentrer à Marylebone. Elles se séparèrent sur le trottoir. Puis, après que Samya eut hélé un taxi, elle choisit de marcher un peu pour chasser les brumes qui commençaient à envahir son cerveau. Elle avait présumé de ses forces. Au bout de quelques minutes, elle s'aperçut que le mouvement de la foule et la circulation chaotique n'arrangeaient rien à son état. Une migraine tenace battait à ses tempes et lui donnait des vertiges. Elle trouva une voiture devant le théâtre de Drury Lane et donna l'adresse de Fitzroy Square au chauffeur.

La pluie s'était remise à tomber, toujours aussi fine et pénétrante. Londres n'était plus qu'un gigantesque fleuve électrique et multicolore qui serpentait d'un



bout à l'autre de la Tamise. Megan ferma les yeux. Les lumières des phares, les enseignes des magasins, les écrans publicitaires, tout formait une sorte de long ruban éblouissant qui oscillait comme un reptile dans la nuit noire. Elle avait beau n'avoir bu aucun alcool fort, elle sentit l'amorce d'une nausée barbouiller son estomac. Durant tout le temps qu'elle avait passé avec Samya Mukherjee, elle avait oublié ce détail insignifiant : une autre vie s'agitait en elle, qui n'obéissait pas aux mêmes règles ni aux mêmes nécessités.

— Tout va bien, Madame ? demanda le chauffeur.

Megan fit signe que oui. Avait-il remarqué qu'elle était enceinte ? Peut-être avait-il peur qu'elle n'accouche dans son taxi ? Rien que cette pensée lui redonna la force de sourire. L'homme lui répondit par un hochement de tête. C'était un gros type jovial dont le visage rond et plastique faisait penser à celui du célèbre comique anglais Benny Hill. Lorsque le taxi la déposa devant l'immeuble de Fitzroy Square, Megan avait retrouvé ses esprits. Suffisamment en tous cas pour apercevoir la moto qui venait se garer de l'autre côté de la rue et trouver à son propriétaire une étonnante ressemblance morphologique avec le serveur du *Wild Food Café*.

Sans chercher à savoir si elle avait quelque raison de s'inquiéter ou si la fatigue lui jouait simplement un mauvais tour, elle s'engouffra dans l'entrée de l'immeuble géorgien et gravit l'escalier avec énergie. Un air frais et humide l'accueillit dans l'appartement. Elle jeta son sac sur un fauteuil, alluma une lampe, referma les fenêtres et s'affala sur le canapé avant d'ôter ses chaussures. Il était 11 heures passées et Dieu seul savait quand rentrerait Stephen ! Ni message vocal ni SMS sur son portable. Le dernier datait de 19 h 37 : « Je t'aime, Meg. Je vais bientôt rentrer en en piste. Souhaite-moi bonne chance. »

La curée devait se prolonger. Toutes ces belles têtes pensantes réunies au Gibson Hall et avides de refaire le monde s'affrontaient probablement au sujet du génie génétique ou des possibilités de contrôle des masses par le biais des technologies de reconnaissance faciale. Du moins était-ce ce que Stephen, parfois

peu loquace sur les domaines dans lesquels était engagé Black Virgin, lui avait laissé entendre. Megan devait bien reconnaître qu'elle se sentait parfois assez loin de cet univers high-tech où son mari semblait évoluer avec l'aisance d'un poisson de rivière déjouant les pièges de pêcheurs du dimanche. C'était là, d'ailleurs, une pierre d'achoppement entre eux. Elle était d'une nature plus littéraire que scientifique, même si elle savait jongler avec les chiffres, et les mystères des « diodes électroluminescentes organiques » ne la faisaient guère léviter. Son inconscient la ramenait tristement à des archétypes plus basiques : les filles étaient faites pour jouer à la poupée et les garçons pour désosser leur petite voiture afin de voir ce qui se cachait sous le capot.

Elle avait envie d'un carré de chocolat et d'une tisane. Elle prit son courage à deux mains pour aller se préparer une fleur d'oranger avec une tablette noire Earl Grey et revint déposer le tout sur la table basse du salon. Elle allait se rasseoir pour une brève séance cocooning quand elle prit conscience qu'elle n'avait pas consulté le répondeur de l'appartement. Trois messages en attente. Elle appuya sur la touche lecture. Le premier venait de Samya qui, s'inquiétant de son retard et ne parvenant pas à la joindre sur son portable, avait téléphoné en désespoir de cause à son domicile. Le second était un appel masqué, sans message. Le troisième également, mais cette fois on entendait un brouhaha, des voix entremêlées, puis un son plus net. C'était une voix de femme assez haut perchée. On ne comprenait pas ce qu'elle disait mais son timbre éveilla chez Megan un sentiment bizarre de « déjà entendu ». Elle fouilla fébrilement dans sa mémoire. Sans résultat. Elle repassa plusieurs fois l'enregistrement. On aurait dit un lieu public. Un bar, une salle de jeu, un restaurant. Il y avait du monde, mais ça ne ressemblait pas à l'un de ces établissements où des clients éméchés braillent à tue-tête. Peut-être des bruits de couverts entrechoqués.

La voix haut perchée...

Tout à coup, une image traversa son esprit. La serveuse blonde du *Wild Food Café*, avec ses seins mous et son tee-shirt mauve... Elle avait le même type de voix. Mais ce n'était pas elle qui téléphonait. Une sueur froide l'envahit. Ce ne pouvait être que le serveur au profil d'échassier. Mais comment pouvait-il connaître le numéro de téléphone de l'appartement ? Megan sentit une secousse dans son ventre, comme si le bébé réagissait de façon animale à la brusque inquiétude qui était la sienne. Le serveur l'avait-il suivie à moto jusque chez elle ? Elle n'avait pas vu son visage. Et puis ça n'expliquait pas le numéro de téléphone. Ni vraiment cette étrange coïncidence au sujet de la voix de femme. Elle réécouta le « message » une dernière fois en fermant les yeux et en visionnant la salle du *Wild Food Café*. La fille prenait les commandes souriait, échangeait quelques mots avec l'échassier... Une fois, une seule, elle avait dû hausser le ton, et c'était là que Megan avait noté cette capacité à monter dans les aigus. Si ce n'était pas la voix de la serveuse, elle lui ressemblait beaucoup.

Pour calmer son angoisse, elle décida de plonger dans un bain chaud et d'oublier ses ruminations. Elle faisait sans doute fausse route. Quelqu'un s'était trompé tout bêtement de numéro. La grossesse la rendait forcément nerveuse et un peu paranoïaque. Plutôt que d'imaginer un mauvais film, elle ferait mieux de se coucher avec un bon roman d'Edna O'Brien et d'oublier tout ça.

Elle mit d'ailleurs son projet à exécution dès sa sortie du bain. Mais à peine avait-elle tourné la première page que le téléphone se mit à sonner. Stephen... Pourquoi ne l'appelait-il pas sur son portable ? Voulait-il s'assurer qu'elle était bien rentrée ? Quittant précipitamment la chambre, Megan se rua vers le téléphone et jeta machinalement un regard à l'écran lumineux : appel masqué. Son cœur se mit à battre à une allure folle. Jamais deux sans trois. Elle avança néanmoins une main tremblante vers le combiné et finit par décrocher. Une respiration à l'autre bout du fil, des voix entremêlées. Le sang se remit à cogner à ses tempes.

— Meg ?

— Stephen ?

Elle expira violemment.

— Meg, tout va bien ?

Cette fois aussi, elle entendait un brouhaha, mais ce chaos sonore lui parut délicieusement rassurant.

Elle avait appuyé une main sur son ventre et se laissa aller contre le mur, les jambes en coton.

— Ce n'est rien, dit-elle. Il n'arrête pas de bouger ce soir.